

Chapitre 7

TOURISME ET COLONISATION : LES *HILL STATIONS* HIMALAYENNES DE L'EMPIRE BRITANNIQUE DES INDES (DARJEELING, SIMLA, MUSSOORIE, NAINITAL) (1820-1947)

ISABELLE SACAREAU

Tourisme et colonisation entretiennent des liens étroits. Non parce que le tourisme serait en lui même une forme de colonisation ou un outil d'oppression des peuples, mais parce que sa diffusion dans le monde s'est largement appuyée sur le mouvement de la colonisation européenne au XIX^e siècle et qu'il a joué un rôle tout à fait particulier dans le dispositif colonial. Il s'agit ici de proposer une lecture de la relation entre tourisme et colonisation du point de vue de la nature ambiguë des lieux que cette relation a produits : les *hill stations* (stations climatiques d'altitude) himalayennes de l'Empire britannique des Indes. Les Britanniques, inventeurs du tourisme en Europe au XIX^e siècle, ont en effet été les principaux artisans de sa diffusion sur le subcontinent indien. En même temps que s'achevait en 1857 le processus de conquête territoriale de l'Inde, ils ont édifié, sur les contreforts de l'Himalaya, des lieux de villégiature d'altitude sur le modèle des stations touristiques qui fleurissaient à la même époque en Europe. Ces *hill stations* incarnent un moment particulier de l'histoire de la colonisation britannique en Inde, dont elles ont accompagné les grandes étapes, mais aussi de l'histoire du tourisme, en tant que lieux modèles de la station en situation coloniale¹. Nous avons choisi de nous inscrire dans une approche géographique du tourisme issue des travaux de l'équipe « Mobilité, itinéraires et territoires » (MIT)², qui a proposé une

1. Nous reprenons à notre compte l'expression de « tourisme en situation coloniale » empruntée par A. Demay à G. Balandier, qu'elle préfère à l'emploi du terme « tourisme colonial », jugé tendancieux : « L'expression "tourisme en situation coloniale" nous paraît plus adaptée et moins réductrice, permettant de considérer l'objet, le tourisme, de façon indépendante, en interaction avec un milieu et un contexte historique » (A. Demay, *Tourisme et colonisation en Indochine (1898-1939)*, thèse de géographie et d'histoire des Universités de Paris 1-Panthéon Sorbonne et de Montréal, 2011, p. 15).

2. L'équipe de géographes « Mobilité, itinéraire et territoire » (MIT), à laquelle nous avons

périodisation du tourisme et des modèles d'évolution de lieux touristiques dans le temps¹. Le tourisme est défini comme un système d'acteurs, de pratiques et de lieux, évolutif dans le temps et dans l'espace, qui permet aux individus de se recréer² par le déplacement en dehors de leurs lieux de vie quotidien pour aller habiter temporairement ailleurs³. Dans cette perspective, les *hill stations* de l'Empire britannique constituent un type particulier de lieu touristique dont il s'agit de décrypter les conditions de production, les spécificités et le rôle dans le dispositif colonial, mais dont il s'agit aussi d'interroger les raisons de la pérennisation une fois l'indépendance acquise. Les quatre stations himalayennes de Simla en Himachal Pradesh ; Mussoorie et Nainital, respectivement situées au Garhwal et au Kumaon dans l'État d'Uttaranchal ; et Darjeeling au Bengale occidental, serviront d'appui à notre analyse.

LA NAISSANCE DE LIEUX DE VILLÉGIATURE
EN SITUATION COLONIALE : PRATIQUES ET ACTEURS
(1820 1857)

Un premier système touristique fondé sur le climatisme se met en place dans l'Himalaya indien dès la première moitié du XIX^e siècle. Porté par un petit nombre d'acteurs coloniaux (médecins, négociants et militaires), son expression spatiale est la *hill station*, véritable innovation coloniale dans le champ de l'histoire du tourisme. La villégiature d'altitude dans la zone tropicale n'est cependant pas une stricte invention coloniale en elle-même. Elle relève en réalité d'une ancienne tradition des souverains et citadins du monde musulman. Dans l'Inde des Moghols (XVI^e XVIII^e siècle), les riches et les nobles du Cachemire avaient en effet l'habitude de lutter contre les lourdes chaleurs saisonnières en résidant plusieurs mois en altitude dans leur résidence d'été de Srinagar, située à 1 768 m au bord du lac Dhal sur les contreforts de l'Himalaya occidental. Cependant, l'arrivée des Britanniques en Inde au début du XIX^e siècle lui donne un sens nouveau en opérant une hybridation particulière entre cette pratique autochtone ancienne, les pratiques de villégiature touris-

appartenu, a proposé entre les années 1990 et 2010 une nouvelle approche géographique du tourisme et de la naissance et de l'évolution des lieux touristiques dans le temps.

1. Équipe MIT, *Tourisme 3 : la révolution durable*, Paris, Belin, 2011.

2. Nous employons à dessein le terme de « récréation » au sens de reconstitution du corps et de l'esprit et non pas celui de « récréation », qui renvoie à des activités ludiques plus ou moins sérieuses.

3. Équipe MIT, *Tourisme 1 : lieux communs*, Paris, Belin, 2002 ; R. Knafou *et al.*, « Tourisme », in J. Lévy *et al.* (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003, p. 931-934.

tique en vigueur en Europe à la même époque, et les nécessités sanitaires et stratégiques de la nouvelle vie des Européens en situation coloniale.

Les colons britanniques, qui commencent à s'établir en Inde au début du XIX^e siècle, sont régulièrement confrontés aux maladies tropicales qui, comme la grande épidémie de choléra de 1817-1821, les déciment plus sûrement que les combats militaires. La mortalité est très élevée tant chez les soldats que chez les civils qui résident dans les plaines, comme le montrent les statistiques effectuées par les autorités sanitaires britanniques en Inde¹. Les médecins coloniaux, s'appuyant sur les connaissances en géographie médicale développées en Europe à partir des travaux d'Alexandre de Humboldt dans la Cordillère des Andes ou ceux du pasteur Muret sur la salubrité de l'air des montagnes à Leysin en Suisse², font une corrélation entre les données du climat et les maladies tropicales. Des travaux de cartographie sont menés dans cette perspective dans les Nilgiri en Inde du Sud au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Ils conduisent les médecins coloniaux à préconiser comme unique remède aux maladies qui sévissent en plaine, quelle que soit leur nature, des séjours en altitude inspirés du climatisme hivernal, tel qu'il se pratique alors en France sur la Côte d'Azur et à Pau. Plutôt que de rapatrier les colons en Europe pour les soigner, comme cela se faisait par exemple au sein de l'Empire français³, il apparaît plus avantageux aux Britanniques de rechercher sous les tropiques des conditions climatiques comparables à celles du milieu tempéré, afin d'y édifier des *sanatoriums* destinés prioritairement aux soldats blessés, aux convalescents, aux femmes enceintes et aux enfants en bas âge accompagnés de leurs mères. Les premiers de ces *sanatoriums* d'altitude sont construits dans les montagnes humides de l'Himalaya occidental et oriental dans la première moitié du XIX^e siècle (en 1820 à Mussoorie, en 1825 à Simla, en 1834 à Darjeeling et en 1841 à Nainital), quelques décennies avant que le climatisme médical ne se déploie en Suisse, dans les vallées sèches des Grisons, comme moyen de lutte contre la tuberculose. Destiné dans les colonies à se prémunir contre les maladies tropicales, le climatisme d'altitude semble donc bien être une expérimentation coloniale, avant que ne se diffusent les cures d'air pour les tuberculeux dans les Alpes.

À ces considérations sanitaires s'ajoutent également des considérations stratégiques. Pour établir des lieux de soin et de repos, il faut des espaces

1. D. Kennedy, *The Magic Mountains: Hill Stations and the British Raj*, Berkeley, University of California Press, 1996.

2. C. Reichler, «Le bon air des Alpes, entre histoire culturelle et géographie des représentations : présentation» et D. Vaj, «La géographie médicale et l'immunité phthisique des altitudes : aux sources d'une hypothèse thérapeutique», *Revue de Géographie alpine*, n° 1, 2005, p. 9-20.

3. E. T. Jennings, *À la cure les coloniaux! Thermalisme et climatisme et colonisation française (1830-1962)*, Rennes, PUR, 2011.

sécurisés : c'est à dire peu ou pas appropriés par les populations « indigènes ». La société coloniale ne représente qu'une poignée d'hommes, de femmes et d'enfants, au regard des foules indiennes, au milieu desquelles elle apparaît fragile et isolée. En 1861, on ne compte en effet que 125 945 résidents britanniques sur l'ensemble du territoire de l'Empire des Indes pour près de 238 millions d'Indiens¹. Au départ, les Britanniques se rassemblent essentiellement dans quelques grandes villes comptoirs servant de points d'appui à leur conquête, telles que Calcutta, Madras, Delhi ou Bombay. Mais, dès qu'ils s'en éloignent, ils se retrouvent en état d'insécurité. Les frontières de l'Empire colonial, en voie de constitution, sont des marges instables, peu sûres, agitées sans cesse par des rébellions. Dans l'Himalaya, il faut attendre la fin de la guerre anglo népalaise, scellée par le traité de Sigauli (1816), pour que les frontières nord de l'Empire soient fermement établies. Les Britanniques profitent alors de la rétrocession par le Népal des régions du Sikkim, du Garhwal et du Kumaon à leurs anciens souverains, pour en annexer les territoires les plus stratégiques. Ils y établissent des cantonnements militaires associés à des *sanatoriums* réservés tout d'abord aux soldats. Leur localisation sur des lignes de crêtes permet une double surveillance : côté plaine, d'où peuvent venir les insurrections ; et côté montagne, où les frontières de l'Empire demeurent sous l'autorité formelle de roitelets locaux. Elle témoigne de la fonction stratégique assignée aux *sanatoriums*, que l'on retrouve dans la plupart de ces implantations nouvelles². C'est ainsi que les militaires négocient en 1827, auprès du Raja de Tehri, l'acquisition du site de Landour, dans la vallée de la Doon, pour y établir un dépôt de convalescents réservé aux soldats et aux civils, noyau de la future station de Mussoorie. À partir de 1834, l'un des premiers colons à s'y établir, un certain Mackinnon, prend en main les destinées de la toute nouvelle station, en l'équipant des édifices indispensables à la vie d'une petite communauté, à savoir une école, puis une église en 1835 et une bibliothèque en 1841, qui devient l'un des principaux lieux de la vie sociale de la station.

De même, en 1824, des malades et des blessés des plaines sont autorisés à s'établir près du village de Simla sur un site fourni par le maharaja de Patiala

1. P. J. Marshall, « British Immigration into India in the Nineteenth Century », in P. C. Emmer et al. (dir.), *European Expansion and Migration: Essays on the International Migration from Africa, Asia and Europe*, New York, Berg, 1992, p. 179-196.

2. La sécurité de ce type de position s'est avérée un atout important au moment de la révolte des Cipayes en 1857. Alors que les plaines étaient ravagées par les combats, les stations de montagne servaient de refuge aux femmes et aux enfants. Nainital accueillit des réfugiés venus de la ville gangétique de Bareilly ; Mussoorie et Simla, ceux des districts de plaines voisines. Pendant un mois, les communications furent coupées avec la plaine, où des bataillons de Gurkhas et de cavalerie stationnaient pour protéger les cols. Cette fonction stratégique fut renforcée après la Grande mutinerie.

et le roi de Keionthal. Une première maison y est construite par un officier britannique, le major Kennedy. Il est rejoint durant l'année 1827 par le gouverneur général de l'Inde, Lord Amherst (1823-1828), puis, l'année suivante, par le quartier général de l'armée dirigé par Lord Combermere. En 1829, une maison est construite pour le successeur de Lord Amherst, le gouverneur général Lord W. H. C. Bentick (1828-1835), initiant la migration régulière des officiers britanniques à Simla durant l'été. En 1835, la station compte déjà une soixantaine de maisons permanentes et un bazar indien pour atteindre près d'une centaine de maisons en 1844. Quant au site de Darjeeling, il est découvert en 1828 par le lieutenant général G. A. Lloyd et J. W. Grant, résident commercial à Maldha, lors d'une mission au Sikkim. Il leur semble propice à l'édification d'un établissement de santé. De plus, la présence d'une station climatique associée à un cantonnement au Sikkim peut servir de tête de pont aux initiatives politiques et commerciales des Britanniques en direction du Tibet, et au delà vers la Chine, d'autant plus que le Népal est désormais fermé à toute pénétration étrangère. Lloyd est chargé dès 1829 par la Compagnie des Indes orientales des négociations avec le raja du Sikkim. Elles se concluent en 1835 par l'acquisition des terrains nécessaires contre une redevance annuelle de 3 000 roupies, élevée à 6 000 roupies en 1841 en guise de compensation. Mais il faut attendre encore presque dix ans avant que la sécurisation du lieu ne soit complète. En 1849, le docteur Campbell, superintendant en poste à Darjeeling depuis 1837, et le naturaliste Sir Joseph D. Hooker, sont arrêtés par les Sikkimais. L'expédition punitive engagée pour les délivrer sert de prétexte à l'annexion définitive du royaume. Jusque dans les années 1880, les autorités militaires envoient des expéditions de maintien de l'ordre dans la région et y établissent de nouveaux cantonnements. Malgré cela, Darjeeling compte déjà environ 70 édifices en 1863, principalement des villas mais aussi trois hôtels et tous les attributs d'une petite ville : un bureau de poste, une prison, un dépôt de convalescents, un hôpital, un dispensaire, trois banques et un bazar, où affluent des commerçants et artisans indiens, ainsi que des migrants venus travailler dans les plantations de thé.

La découverte des sites de ces stations s'est le plus souvent effectuée à la suite de missions de reconnaissance militaire ou au hasard de parties de chasse. Implantées à environ 2 000 mètres d'altitude en pleine forêt ou au bord de lacs de montagne, les *hill stations* sont construites sur des terres apparaissant vides d'hommes, ce qui ne signifie pas, pour autant, qu'elles ne sont pas appropriées. Elles sont généralement utilisées comme terrains de parcours du bétail ou comme espace de cueillette pour les montagnards, qui partagent traditionnellement la forêt avec les dieux du sol qui vivent sur les crêtes ou près des cours d'eau. En 1835, les seuls établissements humains de Darjeeling sont un monastère bouddhiste, implanté depuis 1765 sur la colline d'*Observatory Hill*,

et une vingtaine de maisons, ne représentant qu'une petite centaine d'habitants aux faibles ressources. De même, jusqu'en 1845, les bords du lac de Nainital sont recouverts par une jungle de bambous et le site n'est visité qu'une fois par an lors d'une fête religieuse tenue en l'honneur d'une déesse locale. Pour négocier l'acquisition des terrains, les seuls interlocuteurs valables aux yeux des Britanniques sont alors les souverains locaux détenteurs traditionnels du sol, ce qui ne va pas sans créer de tensions avec les villageois. À Mussoorie, le développement spontané et rapide de la station entraîne une série de conflits fonciers avec les populations locales, qui imposent en 1834 le cadastrage précis de la station. Il doit permettre de délimiter clairement les sites constructibles ; de fixer de façon définitive les limites territoriales de la station avec le raja de Tehri et les dédommagements aux villageois concernés par la perte de leurs terrains de pâture ; et enfin de procéder à la vente aux enchères des sites inoccupés pour y bâtir des villas.

À la différence de Mussoorie, où la création de la station s'est opérée de façon spontanée obligeant à en rationaliser le plan après coup, celle de Nainital se réalise selon un plan préétabli. Le site est découvert par hasard en 1839 par P. Barron, un homme d'affaires et négociant en sucre de Rosa dans le district de Shâhjahânpûr, lors d'une partie de chasse en compagnie d'un ami ingénieur. Il s'agit d'un lac dont les paysages n'ont rien à envier aux rives des lacs alpestres, célébrés par les romantiques européens à la même époque. Pressentant les possibilités du site, Barron décide de se retirer du commerce du sucre pour se consacrer entièrement à l'établissement d'une station climatique. Il revient en 1842 à Nainital avec des instructions officielles pour délimiter une douzaine de propriétés à vendre ou à louer. Il y établit sa résidence et parvient à convaincre un certain nombre de ses connaissances du district de Shâhjahânpûr d'investir dans la construction de villas. Dès 1846, des plans sont établis pour délimiter à Mallital, à proximité des propriétés des Européens, un bazar indien capable d'alimenter la nouvelle ville. En 1846, la station compte déjà une quarantaine de maisons. Ce type d'investissement soulève des enjeux économiques importants : le projet de Barron, accusé de faire une concurrence déloyale à Darjeeling et à Simla, et de mentir sur les qualités du site, est l'objet d'une violente campagne de contre publicité dans la presse coloniale¹.

L'initiative de la création de stations d'altitude vient donc de l'action de quelques individus (militaires, administrateurs et médecins coloniaux), qui savent persuader les autorités de l'opportunité de créer des établissements européens de soin dans l'Himalaya et convaincre les investisseurs et les colons de venir y séjourner. Mais si ces pionniers, salués par l'historiographie locale

1. J. M. Clay, *Nainital: A Historical and Descriptive Account*, Allahabad, Government Press, 1928.

comme les pères fondateurs des *hill stations*, jouent sans aucun doute un rôle moteur, ils n'auraient sans doute pu réussir sans un double soutien : celui des résidents de la colonie, soucieux de trouver dans leur nouvel environnement des lieux où déployer leur sociabilité ; et celui des autorités en place, qui participent à leur développement et à leur financement, et comprennent rapidement l'intérêt qu'elles peuvent tirer de ces lieux en contexte colonial.

DES LIEUX TOURISTIQUES, SYMBOLES DU POUVOIR COLONIAL (1857 1947)

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le système touristique établi initialement se complexifie avec la diversification des usages attribués aux *hill stations*. Les seules fonctions de *sanatorium* ne peuvent cependant expliquer, à elles seules, le succès des *hill stations* et les investissements consentis. Les vertus curatives d'un séjour à la montagne ne font pas l'unanimité : on meurt du choléra tout autant dans les *hill stations* qu'en plaine. De surcroît, le développement des plantations de quinine dans la seconde moitié du XIX^e siècle permet le traitement de la malaria et rend donc inutiles les séjours en altitude pour soigner cette maladie. En 1861, un rapport sur l'état sanitaire de l'armée des Indes conclut même à l'inefficacité curative des stations de montagne¹. Toutefois, soucieux de préserver leur clientèle, les médecins font valoir que des séjours prolongés en altitude ont des effets bénéfiques non seulement sur les convalescents mais aussi sur l'état général de santé des Européens et tout particulièrement de leurs femmes, fréquemment en proie à la neurasthénie. Les distractions et la sociabilité propres aux stations peuvent constituer une rupture salutaire avec un quotidien fait d'ennui et d'isolement dans l'univers étranger où elles sont quotidiennement plongées.

De fait, le confinement social et géographique de la société coloniale encourage la recherche de lieux de sociabilité où se recréer. Confrontés en permanence à la profonde altérité d'une société indienne face à laquelle ils doivent sans cesse faire preuve de leur autorité et de leur supériorité, les colons ont besoin de lieux où cultiver leur entre soi. Les *hill stations* sont situées dans des espaces peu peuplés où l'on peut en théorie réduire au maximum les contacts avec la population indigène : celle qui demeure cantonnée dans les bazars comme celle qui vit dans les villages dispersés des alenours. Le différentiel d'altérité fondant le déplacement touristique est ici

1. D. Kennedy, *The Magic Mountains: Hill Stations and the British Raj*, op. cit.

inversé : pour échapper à l'altérité d'un pays que les colons expérimentent au quotidien, il leur faut reconstituer ailleurs que dans leur résidence habituelle un environnement familier où ils peuvent se retrouver et opérer la rupture nécessaire à la récréation¹. La fraîcheur, la végétation verdoyante et l'architecture des villas et des bâtiments publics des *hill stations*, rappelant l'Angleterre ou la Suisse, jouent parfaitement ce rôle : elles constituent un « *home away from home*² », qui aide les colons à mieux supporter l'expatriation. Les fruits et les légumes, que l'on trouve habituellement dans la zone tempérée, peuvent y être cultivés et leur permettent de ne pas trop modifier leur régime alimentaire. Les stations sont d'ailleurs des lieux d'expérimentation horticole pour les Britanniques, qui n'ont de cesse d'y introduire et d'y développer des espèces du monde tempéré. Les Anglais redessinent, dans ces montagnes subtropicales, un environnement idéalisé, expression des valeurs esthétiques du temps, fondées sur le pittoresque, qui ne constitue pas un « dépaysement » comme le sont ordinairement les lieux touristiques, mais bien plutôt un « re-paysement » dans la mesure où il s'agit de la recherche et de la construction du familier dans un environnement exotique et lointain³.

On comprend alors que les *hill stations* voient rapidement affluer, non seulement des malades mais aussi des femmes en grand nombre, épouses et filles des officiers et administrateurs civils en poste dans l'Empire, qui vivent dans les grandes villes ou dans les centres administratifs et militaires. Nombreuses sont celles qui passent seules l'été dans les *hill stations* pendant que leurs maris sont en mission. Elles développent toute une vie de société qui transforme vite ces *sanatoriums* d'altitude en lieux mondains, suivant en cela l'évolution des stations thermales et balnéaires européennes de la même époque, à l'instar de Vichy ou de Brighton, où les plaisirs et distractions l'emportent vite sur les motivations thérapeutiques.

À partir de 1833, date à laquelle la Compagnie des Indes orientales perd le monopole du contrôle de l'émigration, l'arrivée des *middle classes* (classes moyennes) venues chercher fortune en Inde entraîne une diversification sociale des visiteurs des *hill stations*. Aux villégiateurs qui vivent à l'année en Inde s'ajoutent leurs familles résidant en Angleterre, venues leur rendre visite, et, d'une façon plus générale, des touristes qui profitent de la révolution des transports et de la structuration de l'industrie du voyage. Avec la progression du chemin de fer dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les stations deviennent plus facilement accessibles. Elles sont d'ailleurs l'occasion pour les ingénieurs britanniques de réaliser des prouesses techniques afin de surmonter les mul-

1. Équipe MIT, *Tourisme 3 : la révolution durable*, op. cit.

2. D. Kennedy, *The Magic Mountains: Hill Stations and the British Raj*, op. cit.

3. Équipe MIT, *Tourisme 2 : moments de lieux*, Paris, Belin, 2005.

tiples problèmes de leur construction en montagne, comme le montre l'épopée de la construction du *Darjeeling Himalayan Railway* dans les années 1880¹. Les villas de la période pionnière ne suffisent plus à accueillir les touristes de passage, aussi la seconde moitié du XIX^e siècle voit elle la construction de nombreux hôtels et pensions de famille par des commerçants et industriels fournisseurs de la colonie.

Très vite, les *hill stations* possèdent la plupart des attributs des stations touristiques présentes sur le Vieux continent. Le besoin de sociabilité et d'entre soi des colons se déploie dans des institutions, telles que le *Planter's Club* de Darjeeling, fondé en 1868. Il fait longtemps office de cercle de jeux pour les villégiateurs de la haute société et accueille les alpinistes préparant les premières expéditions himalayennes. Les loges maçonniques, les bibliothèques et les *Assembly Rooms* (salles de réunion) munies de salons et de salles de bal, où se tiennent des concerts et des spectacles de théâtre installés initialement dans des villas privées puis dans des bâtiments construits pour cet usage, sont également des lieux de distraction courus. S'y ajoutent pique niques et parties de pêche ou de chasse dans les forêts voisines. Les forêts décrites par Rudyard Kipling (*Le Livre de la jungle*, 1894) attirent pour la chasse au tigre non seulement les coloniaux, mais aussi les aristocrates en visite dans l'Empire. Les clubs sportifs, où l'on pratique un entre soi particulièrement exclusif, se multiplient dans la seconde moitié du XIX^e siècle² et se regroupent parfois dans les *gymkhanas*, salles où l'on pratique toute une série d'exercices sportifs comme à Darjeeling. Sur le *Rink* de Mussoorie, construit en 1843, on pratique le *skating* en salle, bien avant que le patinage sur glace n'apparaisse en Suisse dans des stations comme Saint Moritz. Toutes les innovations du temps parviennent dans ces lointaines répliques des stations touristiques européennes. Des terrains de golf sont aménagés dans toutes les stations d'importance, comme à Darjeeling en 1905, ainsi que des terrains de cricket, de tennis et de polo, et des champs de courses. En 1880, les premiers yachts naviguent sur le lac de Nainital, seule station himalayenne à disposer d'un plan d'eau naturel. En 1897 est fondé le très sélect *Nainital Sailing Club*, devenu en 1910 le *Nainital Yacht Club*. Il compte 250 membres venus de toute l'Inde et organise régates et trophées lors de compétitions régulières avec des concurrents appartenant à tous les clubs de yachting des Indes britanniques. Comme tous les lieux touristiques, les stations de villégiature de l'Empire britannique sont donc des lieux de récréation. D'ailleurs les visiteurs britanniques ne s'y trompent pas : ils n'ont de cesse de comparer ces stations montagnardes avec les stations bal

1. E. C. Dozey, *A Concise Story of the Darjeeling District since 1835*, Calcutta, Mukherjee, 1922.

2. P. Singaravélou et al. (dir.), *L'Empire des sports : histoire d'une mondialisation culturelle*, Paris, Belin, 2008.

néaires anglaises. C'est ainsi que Mussoorie est qualifiée de « Ramsgate de l'Himalaya¹ ».

Le contexte colonial et l'idéologie victorienne donnent toutefois une autre dimension à cette fonction récréative. En effet, en envoyant les femmes enceintes ou relevant de couches, ainsi que leurs enfants, se reposer en altitude, il s'agit fondamentalement de préserver les forces vitales de la société coloniale et d'assurer sa reproduction au sens propre comme au sens figuré². La croyance est alors fermement établie chez bon nombre de Britanniques, modelés par l'idéologie victorienne et par le darwinisme social, que le séjour prolongé sous les tropiques ne peut conduire qu'à la dégénérescence de leur race. Cette idée est confortée par la très mauvaise réputation qu'avaient les premiers résidents des colonies, en particulier les planteurs. Leur tendance à l'alcoolisme et le relâchement de leurs mœurs, mis sur le compte d'un climat délétère, avaient conduit à la multiplication d'unions mixtes avec des femmes indigènes et à la naissance d'enfants métis, les Anglo-Indiens, menaçant ainsi l'intégrité morale et physique d'une population censée assurer le maintien de la domination britannique sur des peuples jugés « inférieurs ». Au contraire, le climat froid des montagnes posséderait des vertus ascétiques favorisant l'éducation physique et morale des enfants des colons. Plutôt que d'envoyer leurs enfants en pension en Angleterre, les résidents britanniques préfèrent construire à leur intention, comme à Mussoorie dès 1845, des collèges et des pensionnats sur le modèle des *public schools* les plus prestigieuses. Les enfants d'origine modeste et les orphelins sont également admis dans des institutions charitables créées à cet effet. Les *hill stations* servent alors directement le projet colonial en se transformant en lieux d'éducation pour une jeunesse destinée à prendre en main la gestion de l'Empire et à perpétuer la domination britannique³.

Lieux où la société coloniale peut désormais se retrouver et se reproduire en sécurité, les *hill stations* voient leurs fonctions se diversifier au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Après l'écrasement en 1857 de la révolte des Cipayes, les membres du gouvernement des provinces en poste dans les villes de plaine prennent l'habitude de séjourner durant la mousson dans les *hill stations* et d'y traiter leurs affaires. Cette pratique se systématisait et finit par s'officialiser avec un véritable dédoublement saisonnier et spatial des lieux du pouvoir colonial : en 1871, le gouvernement du Punjab décide d'utiliser Simla comme résidence d'été. Nainital, préférée à Mussoorie, dont le site est trop exigü, devient en 1895 celle du gouvernement des provinces du Nord-Ouest,

1. D. Kennedy, *The Magic Mountains: Hill Stations and the British Raj*, *op. cit.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 117-146.

installé normalement à Lucknow, puis le siège du commandement en chef de l'armée du Bengale. Le gouvernement de la province du Bengale, quant à lui, prend ses quartiers d'été à Darjeeling, où est construit en 1898 un bâtiment pour en accueillir le secrétariat. Enfin, le gouvernement impérial, qui siège habituellement à Calcutta, décide de délocaliser toute son administration à Simla, si bien que cette dernière est proclamée officiellement capitale d'été de l'Empire en 1903. Sa population passe alors de 20 000 à 40 000 habitants à cette période de l'année et la pousse à se doter de bâtiments en rapport avec cette haute fonction, notamment son *Mall*, construit sur le modèle du *Pall Mall and Regency Row* de Londres¹. Une grande partie de la centralité politique impériale se déplace ainsi dans les montagnes qui étaient pourtant en périphérie de l'Empire. Le transfert en 1912 de la fonction de capitale de l'Empire de Calcutta à Delhi ne fait que renforcer ce doublet urbain en mettant Simla à 14 heures de route de Delhi contre 42 heures depuis Calcutta.

CONCLUSION

Que peut-il advenir des *hill stations* avec la chute de l'Empire britannique ? Le départ des Britanniques après 1947, la réorganisation administrative qui s'ensuit, faisant de l'Inde une république fédérale, et le déclin de la classe sociale des princes et maharajas plongent d'abord les stations dans une crise relative, accentuée au Cachemire par le conflit indo pakistanais qui ferme l'accès aux stations entre 1965 et 1971. Ce dernier profite cependant aux stations du Kumaon et du Garhwal. Les institutions de loisirs abandonnées par les Britanniques sont progressivement reprises par de riches Indiens comme le *Nainital Yachting Club* en 1948. En 1953, la conquête de l'Everest redonne sa notoriété à Darjeeling, dont est originaire le sherpa Tenzing, célébré comme un héros national. L'année suivante, Nehru y fonde le *Mountaineering Institute*. Les vicissitudes de la période qui a suivi l'indépendance n'ont donc pas fait disparaître la fonction touristique des *hill stations* et cela pour au moins deux raisons : les élites nationalistes qui accèdent au pouvoir en 1947 ont fait l'apprentissage du tourisme dans ces lieux mêmes qui symbolisaient la domination coloniale. Malgré leur volonté de mettre à l'écart les indigènes, les Britanniques n'ont jamais pu les empêcher d'y villégiaturer, comme en témoignent les séjours de la famille Nehru à Mussoorie ou de la

1. P. Kanwar, «The Changing Profile of the Summer Capital of British India: Simla, 1864-1947», *Modern Asian Studies*, vol. 18, n° 2, 1984, p. 215-236.

famille Bose à Darjeeling. De plus, les castes marchandes indiennes ont réussi à s'approprier, dès avant l'Indépendance, une partie du foncier touristique qu'ils louent non seulement aux Européens mais aussi à leurs compatriotes, assurant ainsi après 1947 une certaine continuité dans la fréquentation touristique¹. En suscitant l'afflux et la coprésence d'individus d'origine diverse dans un espace marqué par la liminalité et par un entre deux spatial tant pour les Européens, pour qui elles fonctionnent comme un sas d'altérité, que pour les Indiens, qui accèdent là à de nouvelles pratiques aux côtés des colons, les *hill stations* ont été paradoxalement des lieux inclusifs. Leur réappropriation dans les années 1980 par un tourisme domestique avec des fréquentations de millionnaires² les a transformées en des « lieux communs » partagés, où les Indiens, au delà de leurs différences linguistiques et culturelles, manifestent, par leurs pratiques touristiques, leur identité nationale. C'est en effet à Simla qu'est né en 1885 l'*Indian National Congress* et que se sont déroulés les pourparlers qui ont abouti à l'Indépendance de l'Inde ; et c'est sur son *Mall*, lieu entre tous réservé à la société coloniale, que les nationalistes du parti du Congrès organisaient des manifestations, vécues comme une double transgression politique et sociospatiale. Les *hill stations* font donc partie d'une histoire commune, qui a vu hindous et musulmans s'unir temporairement pour chasser le colonisateur. Aussi apparaissent-elles moins aux touristes indiens contemporains comme des espaces liés à l'impérialisme britannique, que comme des hauts lieux de la lutte pour l'indépendance et donc de la construction nationale, tandis que l'attrait pour leurs paysages « européens » renverse en quelque sorte le regard exotique en le plaçant du côté de l'ancien colonisé.

Véritables lieux modèles du tourisme en situation coloniale, les *hill stations* himalayennes de l'Empire britannique des Indes ont tant frappé les esprits contemporains qu'elles ont été enviées puis imitées en Asie du Sud Est par les Néerlandais à Java avec la création de Bandung (1906) et les Français en Indochine avec la création de Dalat (1900)³. Elles attestent ainsi de la circulation des expériences coloniales européennes entre empires rivaux à l'échelle régionale.

1. *Ibid.*

2. I. Sacareau, *Tourisme et sociétés en développement : une approche géographique appliquée aux montagnes et aux sociétés des pays du Sud*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris I - Panthéon-Sorbonne, 2006.

3. A. Lorin, « Dalat, "station d'altitude" : fondation *ex nihilo* de Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine (1898) », *Péninsule*, n° 52, 2006, p. 225-234 ; A. Demay, *Tourisme et colonisation en Indochine (1898-1939)*, *op. cit.* ; E. T. Jennings, *Imperial Heights : Dalat and the Making and Undoing of French Indochina*, Berkeley, UCP, 2011, et *Dalat : une nostalgie coloniale*, Paris, Payot, 2013.